6e ANNÉE, N° 547. — MERCREDI, 24 DÉCEMBRE 1851.

ON S'ABONNE:

A Constantinople, au Bureau du Journal, *à Galata.*

Dans les villes de Livourne, à l'Agence des Paquebots français.

A Malte, chez *M. G. Muir*, libraire.

Marseille, chez Mr veuve Camoin.

A Londres, chez *MM. James Carrie et Son* Foreign Newspaper Office, 2, St Ann's lane, general Post Office.

# JOURNAL DE CONSTANTINOPLE

## ECHO DE L'ORIENT.

PRIX DE L'ABONNEMENT:

Constantinople..... 20 pi. 8 colonnes,
6 mois, 4 »
Provinces et Etranger 20 pi. 9
6 mois, 5 »

PRIX DES ANNONCES:

La ligne..... 5 piastres de G.-S.
Le journal paraît les 4, 9, 14, 19, 24, 29 de chaque mois.

Les abonnements datent du 1er et du 16.

### INTÉRIEUR.

CONSTANTINOPLE, 24 Décembre.

Nous reproduisons, dans ce numéro, pour nos abonnés de l'extérieur, le Supplément que nous avons publié avant-hier.

SUPPLÉMENT.

ÉVÈNEMENS DE PARIS.

Le courrier de Vienne est arrivé avant-hier dimanche; il a apporté des nouvelles qui vont jusqu'au 5 décembre par les journaux de Paris, et jusqu'au 7 par les dépêches télégraphiques du *Corriere Italiano.*

Dans notre précédente feuille, nous avons publié les évènemens de la journée du 2 décembre; mais nous n'avons pas dit, parce que nous l'ignorions, le journal la *Patrie* auquel nous avons emprunté les détails de ces évènemens n'en parlant pas, que le Président avait nommé ce jour-là une commission consultative de 118 membres, et que la haute-cour qui s'était réunie dans une des salles de la cour de Cassation avait été dissoute.

Les journaux de Paris des 4 et 5 décembre nous apprennent que dans la journée des 3 et 4, plusieurs barricades ont été dressées dans divers quartiers de la capitale, que toutes ont été enlevées, les unes sans résistance, les autres par la force et avec effusion de sang, et que, sur tous les points, l'autorité du Président de la République a triomphé.

Les mêmes journaux annoncent que la nouvelle des évènemens du 2 décembre, à part un fort petit nombre de localités, a été accueillie dans tous les départemens avec le plus grand calme.

Pleins de confiance dans le bon sens et le patriotisme de la grande majorité des citoyens, nous avions pressenti, dans notre dernier numéro, que cette majorité, mettant de côté les divisions des partis politiques qu'il ne nous appartient pas de juger, se rallierait autour du Président de la République, comme étant l'autorité la plus apte et la plus puissante au rétablissement de l'ordre moral et matériel dans les esprits et dans le pays.

Le sang a coulé dans les journées du 3 et du 4; c'est un grand malheur; car, qu'il appartienne à l'aggression ou à la défense, c'est du sang français. De toutes les calamités, il n'en est pas de plus grande que celle où l'on voit les enfans de la même patrie, de la mère commune, s'entretuer. Dieu veuille que, dans la nouvelle situation où se trouve la France, il n'y ait pas d'autre sang répandu que celui des 3 et 4 décembre. Ce sang est trop cher pour qu'il soit prodigué dans une guerre civile. Et néanmoins, si les terribles complications qu'on prévoyait pour l'année 1852 et qui effrayaient tous les hommes généreux, sont conjurées à ce prix, ce qui semble probable, regrettons les morts, mais sans jeter la pierre aux vivants, et souhaitons que ce sacrifice de sang soit le dernier, qu'il en sorte pour tous des enseignemens salutaires, et qu'il ne soit porté, dans le présent et l'avenir, aucune atteinte aux libertés de la France, et au développement de ses destinées si nécessaire aux progrès de la civilisation de l'Europe et du monde entier.

La colonie française de Constantinople a tout d'abord été fortement troublée à la nouvelle des évènemens de Paris du 2 décembre, car elle est toujours sensible aux complications, aux troubles, aux déchirements de la patrie; mais bientôt elle s'est rassurée, et tous croyons exprimer son opinion en disant que ses vives sympathies sont pour le succès de l'autorité présidentielle et de l'ordre, sans lesquels tous les intérêts, aussi bien ceux de la colonie que ceux de la métropole, courraient grand risque, sinon de ruine, du moins de grave compromission.

Nous ne pesons pas être non plus en dehors de la vérité en disant que les sympathies générales de Constantinople sont pour la même cause; car la France, cette grande et puissante nation, soit dans la fortune, soit dans l'adversité, qui a doté l'humanité de tant de progrès, et dont la mission initiatrice, quels que soient les efforts et le bruit parfois désordonnés de sa marche, est loin d'être terminée. La France a besoin d'ordre et de tranquillité, et tous les lui souhaitent; car sa tranquillité et son ordre profitent à tous les intérêts.

Avant de publier les détails des évènemens des journées des 3 et 4 décembre que nous venons d'indiquer, nous devons faire connaître plusieurs faits de la journée du 2 qui ne se trouvent pas dans le récit de notre précédente feuille; les voici:

Le *Constitutionnel* contient ce qui suit sur cette journée:

« Vers six heures du matin, des agens de la force publique se sont présentés à la fois sur les divers points du Palais-Bourbon occupés par MM. les questeurs. M. Baze et M. Le Flô ont été mis en état d'arrestation.

« Le colonel d'un des régimens qui occupaient l'Assemblée, avait signifié à M. le général Le Flô qu'il était chargé provisoirement de la garde du palais.

« On ne s'est rendu ni chez M. le président Dupin, ni chez M. de Panat, le troisième questeur, qui, tous deux, habitent le palais de l'Assemblée.

« Vers onze heures et demie, une centaine de représentans étaient réunis dans la salle des Conférences. Un commandant de gendarmerie mobile est venu leur signifier d'avoir à évacuer immédiatement toutes les dépendances du palais.

« Pendant que le commandant était dans la cour qui précède l'entrée du côté du pont, quelques représentans ont pénétré dans la salle des séances. Ni président ni secrétaires n'étaient au bureau.

« La troupe est alors arrivée, et la salle des séances a été évacuée.

« D'autres représentans, empêchés par les consignes de pénétrer dans l'enceinte du palais, se sont rendus chez M. Daru, l'un de vice-présidens de l'Assemblée; mais bientôt l'intervention de la force armée a mis fin à cette nouvelle tentative de réunion.

« Des représentans, au nombre d'environ cent cinquante, se sont dirigés vers la mairie du 10e arrondissement. Les représentans ont alors constitué une sorte de parlement improvisé. On assure que la mise en accusation du Président de la République aurait été votée, et que le général Oudinot aurait été nommé commandant des forces militaires, en vertu du prétendu droit de réquisition directe.

« Pendant ce temps, un bataillon de chasseurs à pied arrivait à la mairie du 10e arrondissement, s'en emparait et en gardait les abords.

« L'ordre est arrivé de transférer à la caserne du quai d'Orçai, les représentans cernés dans la mairie, et ils y ont été conduits entre une double haie de chasseurs à pied.

« Parmi les représentans arrêtés, on cite le général Oudinot, le général Lauriston, MM. Berryer, Piscatory, Chapot, de Talhouet et Victor Lefranc.

« Nous apprenons aussi que, sur un autre point, le préfet de police a fait arrêter une réunion de représentans de la Montagne présidée par M. Crémieux.

« Un assez grand nombre d'autres représentans sont venus faire acte d'adhésion à l'Elysée et au ministère de l'intérieur.

« L'internement d'un certain nombre de représentans dans la caserne d'Orçai n'était que provisoire. Cette mesure a été nécessitée par la réunion de ces députés, qui avaient pris des résolutions factieuses, et qui avaient nommé un chef de la force armée.

« Les représentans qui ont été placés à la caserne d'Orçai ont été laissés libres de se retirer. Plusieurs d'entre eux se sont déjà rendus à leur domicile, sans aucun obstacle. L'état d'arrestation n'a été continué qu'à l'égard de ceux qui ont refusé de se retirer. »

Les lignes suivantes sont extraites de la *Gazette des Tribunaux*:

« Hier, à trois heures, un commissaire de police assisté de plusieurs agens et suivi d'un piquet de trente hommes de la garde républicaine, commandé par un lieutenant, s'est présenté à la Cour de cassation, et a demandé à être introduit dans la salle où se trouvaient réunis les membres de la haute Cour. La haute Cour, avertie de la présence de ce fonctionnaire, l'a fait introduire, et lui a fait demander quel était l'objet de sa mission.

« Il a répondu qu'il n'y avait plus de haute Cour, qu'il avait ordre exprès de dissoudre la réunion.

« La haute Cour s'est immédiatement separée. »

Le Président de la République a reconstitué aujourd'hui le ministère, ainsi qu'il suit:

M. de Morny, ministre de l'intérieur;
M. A. Fould, ministre des finances;
M. Rouher, ministre de la justice;
M. Magne, ministre des travaux publics;
M. de Saint-Arnaud, ministre de la guerre;
M. Th. Ducos, ministre de la marine;
M. Turgot, ministre des affaires étrangères;
M. Lefevre-Durufle, ministre de l'agriculture et du commerce;
M. Fortoul, ministre de l'instruction publique et des cultes.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

AU NOM DU PEUPLE FRANÇAIS.

Le Président de la République,

Voulant, jusqu'à la réorganisation du Corps Législatif et du conseil d'Etat, s'entourer d'hommes qui jouissent à juste titre de l'estime et de la confiance du pays,

A formé une commission consultative de 118 membres.

Suivent les noms de ces membres, que le défaut de place nous empêche de publier.

La commission consultative sera présidée par le Président de la République. Il sera remplacé, en cas d'absence, par M. Baroche, qui est nommé vice-président.

GARDES NATIONALES DE LA SEINE.

*Ordre du jour du 2 décembre 1851.*

La confiance du prince Président de la République vient de me placer à votre tête.

Dans cette circonstance, le chef de l'Etat a bien plus consulté mon dévouement et mon patriotisme que le mérite de mes vieux services; il a voulu honorer un souvenir qui vous est toujours cher, celui de l'illustre maréchal Gérard, qui depuis trente-six ans daigne me nommer son ami.

Si j'ai accepté un honneur que je suis loin d'avoir brigué, c'est que je puis vous présenter avec sécurité le passé de ma vie. J'ai toujours eu une horreur invincible pour ce patriotisme révolutionnaire qui met ses intérêts particuliers à la place de ceux de la patrie. Je n'ai jamais voulu servir mon pays que sous un seul étendard, sous celui qui nous a guidés triomphans dans l'univers. Je n'ai qu'une pensée en venant au milieu de vous, c'est de resserrer de plus en plus les liens qui vous unissent à cette noble armée dont vous êtes fiers, parce qu'elle se recrute parmi vos frères et vos enfans, et qu'elle est toujours prête à verser son généreux sang pour la défense de la patrie.

Je suis certain, soldats de la garde nationale, que les sentimens qui m'animent sont aussi les vôtres; oui, si jamais la démagogie osait relever la tête, si les ambitieux impuissans et égoïstes qui s'agitent autour de nous essayaient de ressaisir leurs funestes projets, vous viendrez avec moi vous ranger auprès de nos invincibles bataillons; vous n'viendrez que d'après mes ordres. Je n'hésiterai pas à sévir avec une inflexible rigueur contre ceux qui oseraient faire battre le rappel sans mon ordre; vous serez enfin des soldats disciplinés, car ce n'est pas par vanité et pour paraître à votre tête que j'ai accepté l'honneur de vous commander.

Soldats de la garde nationale, je compte sur votre patriotisme comme vous pouvez compter sur mon dévouement et mes cordiales sympathies.

*Le général commandant supérieur,*
LAWOESTINE.

*Le colonel chef d'état-major général,*
VIENNA.

JOURNÉE DU 3 DÉCEMBRE.

Le Préfet de police a fait aux journaux la communication suivante:

« La nuit s'est passée, comme la journée d'hier, dans le plus profond calme et sans la moindre manifestation de troubles.

« Suivant le mot d'ordre donné dans quelques conciliabules partiels, les sections démagogiques devaient se réunir ce matin à sept heures au faubourg-Saint Antoine. Informé de ces desseins, le préfet de police a prescrit les mesures les plus promptes et les plus énergiques pour en déjouer l'exécution. Mais tout crainte, soit qu'ils n'aient pas pu être en nombre suffisant, les frères et amis n'ont pas répondu à l'appel de leurs chefs.

« Dans les premières heures de la matinée, les faubourgs étaient calmes, les boutiques ouvertes comme d'habitude.

« La population se pressait sur plusieurs points pour lire les proclamations du Président de la République et du gouvernement. Cependant les bouteurs des marchands de vin du faubourg se sont heureusement peu remplis. On remarquait, dans cette clientèle nouvelle, bon nombre de ces figures patibulaires que l'on rencontre partout où peuvent se réunir les ennemis de l'ordre et de la société dans les momens de crise. Le préfet de police a bientôt appris qu'on y délibérait.

« Vers dix heures, des groupes se sont formés en plusieurs endroits du faubourg et dans quelques-unes des rues adjacentes. On y remarquait plusieurs ex-représentans montagnards et quelques hommes armés de fusils de chasse et de couteaux-poignards.

« Puis on s'est mis à afficher des appels aux armes écrits à la main, les uns en rouge, les autres en grosses lettres noires, et signés de Michel (de Bourges), Madier de Montjau, Emmanuel Arago, Schœlcher, Baudin, de Flotte et autres membres de la Montagne.

« Presque en même temps, des individus, dont la plupart étaient armés, parcouraient les boulevards Saint-Martin, Saint-Denis, Bonne-Nouvelle et Montmartre, en proférant des cris séditieux, tandis que d'autres, détachés de ces mêmes groupes, cherchaient, par des lectures à haute voix d'une proclamation des ex-représentans réunis hier, au 10e arrondissement, à rassembler la foule autour d'eux et à provoquer des cris séditieux.

« En un instant, ces bandes partielles, mais très compactes et d'une attitude hostile, ont été dissipées par quelques sergens de ville. Les affiches placardées avec des pains à cacheter à quelques urinoires, ont été enlevées sans la moindre résistance et souvent aux acclamations de nombreux assistans.

« Dans ce même moment, à onze heures, quelques groupes d'hommes en blouse sont partis du faubourg Saint-Antoine, de la rue du Temple, et se sont dirigés dans plusieurs directions. Ils avaient à leurs têtes plusieurs des ex-représentans montagnards. La bande, conduite par l'ex-représentant Baudin, a construit une barricade au coin de la rue Sainte-Marguerite. Un bataillon de la ligne s'était avancé, un coup de feu est parti de la barricade. Les soldats ont riposté vigoureusement, et le chef de la barricade, l'ex-représentant Baudin, est tombé mort frappé d'une balle à la tête.

« Sur un autre point, l'ex-représentant Madier de Montjau a été atteint, dit-on, d'un coup de feu de la troupe, en défendant une barricade élevée au coin du boulevard Beaumarchais.

« On nous assure que l'ex-représentant Schœlcher a été blessé dans un engagement contre les soldats.

« Les émeutiers avaient le projet de se porter sur la prison Mazas. Les mesures prises de ce côté ont fait échouer l'exécution de ce plan.

« Enfin, à midi, toute la partie des boulevards, depuis le Château-d'Eau jusqu'à la Bastille, a été évacuée et occupée militairement par des régimens de cuirassiers, de chasseurs et de la ligne.

« La brigade du général Marulas occupe la place de la Bastille avec douze pièces de canon. Les maisons et les toits des rues où les insurgés avaient trouvé un refuge dans les journées de juin 1848, et d'où ils portent leur à leur aise sept généraux et le vénérable archevêque de Paris, ont été occupées avant tout, de la cave au grenier, par la troupe. Trois obusiers sont dirigés à l'entrée du faubourg Saint-Antoine et prêts à faire feu.

### FEUILLETON.

THÉATRE ITALIEN-RAUM.

1re Reprise d'ERNANI,

OPÉRA SERIA EN QUATRE ACTES,

DE MAESTRO VERDI.

Nommez moi Hernani! Nommez-moi Hernani!
Avec ce nom fatal je n'en ai pas fini!

Ni nous non plus, parait, il. Il y trois ans, vous assistiez à la première reprise de cet opéra de Verdi; il y a trois ans, nous écrivions un long feuilleton pour prouver que le libretto de M. Piave ne valait pas le drame de V. Hugo. Eh! bien, nous avions tort, non pas dans notre appréciation; mais nous nous donnions fort inutilement la peine de prouver une chose qui pouvait se résumer dans cet axiôme: un libretto italien est un assemblage de mots pêchés au hasard dans le fond de l'encrier et cousus sans art sur une intrigue grossièrement tissue. Il y a trois ans, nous déclarions la guerre à la mode qui s'était engouée de Verdi, et tout en rendant justice aux brillantes et réelles qualités de ce maître d'une nouvelle école, nous déplorions cette tendance à faire de la musique une chose ressemblant fort à un concert d'avengles, une chose sans nom qui substitue des cris à la mélodie et du fracas à l'harmonie. Les partitions de Verdi demandent, nous l'avons dit souvent, de robustes complexions et des poumons vigoureux: c'est une lutte, comme qu'diraît à coups de poing, qui s'établit entre l'orchestre et les chanteurs; c'est un pugilat où l'athlète le plus solide reste vainqueur, mais estropié; c'est une course échevelée sur les cimes les plus ardues du tympan; c'est à qui arrivera le plus tôt et s'essoufflera le moins vite; c'est enfin un sacrifice continuel offert au Dieu du tapage, sacrifice en s'immolant chaque jour trois victimes volontaires et résignées: l'orchestre, le chanteur et le spectateur.

Toutes ces réflexions, nous les avons déjà faites; car souvent, trop souvent, pourrions-nous dire. Verdi a fait les frais de nos soirées, et si nous devions nous attendre à quelque chose, ce n'était certes pas à le juger pour la vingtième fois dans cette partition que chacun sait par cœur. S'il faut en croire un bruit de coulisses, nous devons cette seconde reprise à la volonté d'un chanteur qui a tenu à prouver que ses poumons ne le cédaient en rien à ceux d'un de ses devanciers. Nous ne nommons pas cet artiste; mais il est certain que M. Negrini possédait autrefois une poitrine et un larynx doubles d'airain; nous ne disons pas *qu'il possède*, car nous n'oserions répondre qu'avec l'exercice de gosier qu'il prenait journellement dans les partitions de Verdi, il n'ait pu rehausser à la foi commune et se dérober à la fatalité de cette vérité mise en proverbe par l'Evangile; qui abuse de l'épée périt par l'épée. Mais nous n'avons pas faire avec M. Negrini. Revenons à ses successeurs; quant à la partition de Verdi encore, quelques mots encore qui nous amèneront directement à nos artistes. Pour chanter la musique de Verdi, il faut, nous le répétons, plus de vigueur que de science; les finesses du chant sont inutiles et se perdraient dans le fracas général; en un mot, pour exprier qu'une partition de Verdi réussira, il faut être sûr de la solidité de la salle et de la force corporelle des artistes.

Mlle Alberti, que nous n'avons fait qu'entrevoir dans les *Masnadieri*, autre opéra moins heureux de maître Verdi, n'a pas une voix d'une grande étendue ni d'une grande sonorité; mais, telle qu'elle est, elle s'en sert avec assez de goût dans les notes hautes; les notes basses sont sourdes et communes; c'est vraiment dommage, car le rôle d'*Elvira* demande une voix de *mezzo soprano*. Nous avons donc, sous le rapport du chant, quelques d'observations à adresser à Mlle Alberti qui chante convenablement sa cavatine et le duo du second acte avec le ténor; mais, sous le rapport du jeu, Mlel Alberti nous fait l'effet d'une femme qui a commis un crime et qui a des remords: la taille moins courbée, le regard plus assuré, et Melle Alberti détruira ce fâcheux effet.

M. Piccinini.... ah! M. Piccinini possède une admirable voix parfaitement à sa place dans le rôle d'*Ernani*. Nous devons parler monotone? nos lecteurs avec cet éternel *Hosannah* que nous chantons en l'honneur de la voix de M. Piccinini; que voulez vous? c'est tout ce que le tenor possède actuellement, en attendant le reste qui viendra, nous n'en doutons pas, avec le temps et du travail. Cependant convenons que M. Piccinini a de fort bons momens, et que dans le trio final il trouve, nous ne savons où, un geste, un accent, un cri qui nous ont fort étonné de sa part et qui promettent beaucoup pour l'avenir. Le succès que M. Piccinini obtient chaque soir dans *Ernani* ne peut que l'engager à étudier et à profiter des deux préceptes que la faveur du ciel lui a octroyés; c'est, dit-on, ce que M. Piccinini fait: il partage son temps entre les répétitions et de sérieuses études. De sa tenue en scène, nous n'en parlons pas; il est trop novice encore pour que nous lui fassions un crime d'un manque d'habitude et de son inexpérience.

Le rôle de *Carlo* demande de l'ampleur dans la voix et dans le jeu: il doit se jouer et se chanter d'une façon large et magistrale. Il ne nous paraît pas convenir entièrement à M. Ramoni qui a plus de pathétique dans la voix que d'énergie, et dans le jeu plus... comment dirons-nous? plus de mélancolie que de passion; mais, comme, après tout et malgré les observations que nous avons déjà faites sur la nature de la voix de M. Ramoni et que nous ne répéterons pas ici, le baryton est un chanteur de goût et un acteur plein de tact, il se tire avec honneur de la tâche qui lui a été confiée et n'en fait aucune (tache) dans l'ensemble du tableau.

Victor Hugo, en créant le personnage de Don Ruy Gomès, ne se doutait guères que son héros castillan, celui qu'Hernani traite de *vieillard stupide*, deviendrait un jour grâces à M. Brascoli, un de ses ret guilleux et amusillant. Jeune vieillard, vaillant comme Don Ruy Gomes est plein de réduction dans un certain geste du bras, une certaine manière de lancer la main, à la façon de Grassot, le comique du Palais-Royal, un certain mouvement de l'épaule qui semble dire après chaque morceau chanté: et voilà! si vous n'êtes pas contents, vous êtes bien difficiles! Du reste, M. Brascoli s'est donné pour basso-comique, et il a fait assez rire le public dans le rôle de *Kaidamas*. Voulant, jusqu'à la réorganisation du Corps Législatif et du conseil d'Etat, s'entourer d'hommes qui jouissent à juste titre de l'estime et de la confiance du pays,

A formé une commission consultative de 118 membres.

Suivent les noms de ces membres, que le défaut de place nous empêche de publier.

La commission consultative sera présidée par le Président de la République. Il sera remplacé, en cas d'absence, par M. Baroche, qui est nommé vice-président.

GARDES NATIONALES DE LA SEINE.

*Ordre du jour du 2 décembre 1851.*

La confiance du prince Président de la République vient de me placer à votre tête.

Dans cette circonstance, le chef de l'Etat a bien plus consulté mon dévouement et mon patriotisme que le mérite de mes vieux services; il a voulu honorer un souvenir qui vous est toujours cher, celui de l'illustre maréchal Gérard, qui depuis trente-six ans daigne me nommer son ami.

Si j'ai accepté un honneur que je suis loin d'avoir brigué, c'est que je puis vous présenter avec sécurité le passé de ma vie. J'ai toujours eu une horreur invincible pour ce patriotisme révolutionnaire qui met ses intérêts particuliers à la place de ceux de la patrie. Je n'ai jamais voulu servir mon pays que sous un seul étendard, sous celui qui nous a guidés triomphans dans l'univers. Je n'ai qu'une pensée en venant au milieu de vous, c'est de resserrer de plus en plus les liens qui vous unissent à cette noble armée dont vous êtes fiers, parce qu'elle se recrute parmi vos frères et vos enfans, et qu'elle est toujours prête à verser son généreux sang pour la défense de la patrie.

Je suis certain, soldats de la garde nationale, que les sentimens qui m'animent sont aussi les vôtres; oui, si jamais la démagogie osait relever la tête, si les ambitieux impuissans et égoïstes qui s'agitent autour de nous essayaient de ressaisir leurs funestes projets, vous viendrez avec moi vous ranger auprès de nos invincibles bataillons; vous n'viendrez que d'après mes ordres. Je n'hésiterai pas à sévir avec une inflexible rigueur contre ceux qui oseraient faire battre le rappel sans mon ordre; vous serez enfin des soldats disciplinés, car ce n'est pas par vanité et pour paraître à votre tête que j'ai accepté l'honneur de vous commander.

Soldats de la garde nationale, je compte sur votre patriotisme comme vous pouvez compter sur mon dévouement et mes cordiales sympathies.

*Le général commandant supérieur,*
LAWOESTINE.

*Le colonel chef d'état-major général,*
VIENNA.

JOURNÉE DU 3 DÉCEMBRE.

Le Préfet de police a fait aux journaux la communication suivante:

« La nuit s'est passée, comme la journée d'hier, dans le plus profond calme et sans la moindre manifestation de troubles.

« Suivant le mot d'ordre donné dans quelques conciliabules partiels, les sections démagogiques devaient se réunir ce matin à sept heures au faubourg-Saint Antoine. Informé de ces desseins, le préfet de police a prescrit les mesures les plus promptes et les plus énergiques pour en déjouer l'exécution. Mais tout crainte, soit qu'ils n'aient pas pu être en nombre suffisant, les frères et amis n'ont pas répondu à l'appel de leurs chefs.

« Dans les premières heures de la matinée, les faubourgs étaient calmes, les boutiques ouvertes comme d'habitude.

« La population se pressait sur plusieurs points pour lire les proclamations du Président de la République et du gouvernement. Cependant les bouteurs des marchands de vin du faubourg se sont heureusement peu remplis. On remarquait, dans cette clientèle nouvelle, bon nombre de ces figures patibulaires que l'on rencontre partout où peuvent se réunir les ennemis de l'ordre et de la société dans les momens de crise. Le préfet de police a bientôt appris qu'on y délibérait.

« Vers dix heures, des groupes se sont formés en plusieurs endroits du faubourg et dans quelques-unes des rues adjacentes. On y remarquait plusieurs ex-représentans montagnards et quelques hommes armés de fusils de chasse et de couteaux-poignards.

« Puis on s'est mis à afficher des appels aux armes écrits à la main, les uns en rouge, les autres en grosses lettres noires, et signés de Michel (de Bourges), Madier de Montjau, Emmanuel Arago, Schœlcher, Baudin, de Flotte et autres membres de la Montagne.

« Presque en même temps, des individus, dont la plupart étaient armés, parcouraient les boulevards Saint-Martin, Saint-Denis, Bonne-Nouvelle et Montmartre, en proférant des cris séditieux, tandis que d'autres, détachés de ces mêmes groupes, cherchaient, par des lectures à haute voix d'une proclamation des ex-représentans réunis hier, au 10e arrondissement, à rassembler la foule autour d'eux et à provoquer des cris séditieux.

« En un instant, ces bandes partielles, mais très compactes et d'une attitude hostile, ont été dissipées par quelques sergens de ville. Les affiches placardées avec des pains à cacheter à quelques urinoires, ont été enlevées sans la moindre résistance et souvent aux acclamations de nombreux assistans.

« Dans ce même moment, à onze heures, quelques groupes d'hommes en blouse sont partis du faubourg Saint-Antoine, de la rue du Temple, et se sont dirigés dans plusieurs directions. Ils avaient à leurs têtes plusieurs des ex-représentans montagnards. La bande, conduite par l'ex-représentant Baudin, a construit une barricade au coin de la rue Sainte-Marguerite. Un bataillon de la ligne s'était avancé, un coup de feu est parti de la barricade. Les soldats ont riposté vigoureusement, et le chef de la barricade, l'ex-représentant Baudin, est tombé mort frappé d'une balle à la tête.

« Sur un autre point, l'ex-représentant Madier de Montjau a été atteint, dit-on, d'un coup de feu de la troupe, en défendant une barricade élevée au coin du boulevard Beaumarchais.

« On nous assure que l'ex-représentant Schœlcher a été blessé dans un engagement contre les soldats.

« Les émeutiers avaient le projet de se porter sur la prison Mazas. Les mesures prises de ce côté ont fait échouer l'exécution de ce plan.

« Enfin, à midi, toute la partie des boulevards, depuis le Château-d'Eau jusqu'à la Bastille, a été évacuée et occupée militairement par des régimens de cuirassiers, de chasseurs et de la ligne.

« La brigade du général Marulas occupe la place de la Bastille avec douze pièces de canon. Les maisons et les toits des rues où les insurgés avaient trouvé un refuge dans les journées de juin 1848, et d'où ils portent leur à leur aise sept généraux et le vénérable archevêque de Paris, ont été occupées avant tout, de la cave au grenier, par la troupe. Trois obusiers sont dirigés à l'entrée du faubourg Saint-Antoine et prêts à faire feu.

### FEUILLETON.

THÉATRE ITALIEN-RAUM.

1re Reprise d'ERNANI,

OPÉRA SERIA EN QUATRE ACTES,

DE MAESTRO VERDI.

Nommez moi Hernani! Nommez-moi Hernani!
Avec ce nom fatal je n'en ai pas fini!

Ni nous non plus, parait, il. Il y trois ans, vous assistiez à la première reprise de cet opéra de Verdi; il y a trois ans, nous écrivions un long feuilleton pour prouver que le libretto de M. Piave ne valait pas le drame de V. Hugo. Eh! bien, nous avions tort, non pas dans notre appréciation; mais nous nous donnions fort inutilement la peine de prouver une chose qui pouvait se résumer dans cet axiôme: un libretto italien est un assemblage de mots pêchés au hasard dans le fond de l'encrier et cousus sans art sur une intrigue grossièrement tissue. Il y a trois ans, nous déclarions la guerre à la mode qui s'était engouée de Verdi, et tout en rendant justice aux brillantes et réelles qualités de ce maître d'une nouvelle école, nous déplorions cette tendance à faire de la musique une chose ressemblant fort à un concert d'avengles, une chose sans nom qui substitue des cris à la mélodie et du fracas à l'harmonie. Les partitions de Verdi demandent, nous l'avons dit souvent, de robustes complexions et des poumons vigoureux: c'est une lutte, comme qu'diraît à coups de poing, qui s'établit entre l'orchestre et les chanteurs; c'est un pugilat où l'athlète le plus solide reste vainqueur, mais estropié; c'est une course échevelée sur les cimes les plus ardues du tympan; c'est à qui arrivera le plus tôt et s'essoufflera le moins vite; c'est enfin un sacrifice continuel offert au Dieu du tapage, sacrifice en s'immolant chaque jour trois victimes volontaires et résignées: l'orchestre, le chanteur et le spectateur.

Toutes ces réflexions, nous les avons déjà faites; car souvent, trop souvent, pourrions-nous dire. Verdi a fait les frais de nos soirées, et si nous devions nous attendre à quelque chose, ce n'était certes pas à le juger pour la vingtième fois dans cette partition que chacun sait par cœur. S'il faut en croire un bruit de coulisses, nous devons cette seconde reprise à la volonté d'un chanteur qui a tenu à prouver que ses poumons ne le cédaient en rien à ceux d'un de ses devanciers. Nous ne nommons pas cet artiste; mais il est certain que M. Negrini possédait autrefois une poitrine et un larynx doubles d'airain; nous ne disons pas *qu'il possède*, car nous n'oserions répondre qu'avec l'exercice de gosier qu'il prenait journellement dans les partitions de Verdi, il n'ait pu rehausser à la foi commune et se dérober à la fatalité de cette vérité mise en proverbe par l'Evangile; qui abuse de l'épée périt par l'épée. Mais nous n'avons pas faire avec M. Negrini. Revenons à ses successeurs; quant à la partition de Verdi encore, quelques mots encore qui nous amèneront directement à nos artistes. Pour chanter la musique de Verdi, il faut, nous le répétons, plus de vigueur que de science; les finesses du chant sont inutiles et se perdraient dans le fracas général; en un mot, pour exprier qu'une partition de Verdi réussira, il faut être sûr de la solidité de la salle et de la force corporelle des artistes.

Mlle Alberti, que nous n'avons fait qu'entrevoir dans les *Masnadieri*, autre opéra moins heureux de maître Verdi, n'a pas une voix d'une grande étendue ni d'une grande sonorité; mais, telle qu'elle est, elle s'en sert avec assez de goût dans les notes hautes; les notes basses sont sourdes et communes; c'est vraiment dommage, car le rôle d'*Elvira* demande une voix de *mezzo soprano*. Nous avons donc, sous le rapport du chant, quelques d'observations à adresser à Mlle Alberti qui chante convenablement sa cavatine et le duo du second acte avec le ténor; mais, sous le rapport du jeu, Mlel Alberti nous fait l'effet d'une femme qui a commis un crime et qui a des remords: la taille moins courbée, le regard plus assuré, et Melle Alberti détruira ce fâcheux effet.

M. Piccinini.... ah! M. Piccinini possède une admirable voix parfaitement à sa place dans le rôle d'*Ernani*. Nous devons parler monotone? nos lecteurs avec cet éternel *Hosannah* que nous chantons en l'honneur de la voix de M. Piccinini; que voulez vous? c'est tout ce que le tenor possède actuellement, en attendant le reste qui viendra, nous n'en doutons pas, avec le temps et du travail. Cependant convenons que M. Piccinini a de fort bons momens, et que dans le trio final il trouve, nous ne savons où, un geste, un accent, un cri qui nous ont fort étonné de sa part et qui promettent beaucoup pour l'avenir. Le succès que M. Piccinini obtient chaque soir dans *Ernani* ne peut que l'engager à étudier et à profiter des deux préceptes que la faveur du ciel lui a octroyés; c'est, dit-on, ce que M. Piccinini fait: il partage son temps entre les répétitions et de sérieuses études. De sa tenue en scène, nous n'en parlons pas; il est trop novice encore pour que nous lui fassions un crime d'un manque d'habitude et de son inexpérience.

Le rôle de *Carlo* demande de l'ampleur dans la voix et dans le jeu: il doit se jouer et se chanter d'une façon large et magistrale. Il ne nous paraît pas convenir entièrement à M. Ramoni qui a plus de pathétique dans la voix que d'énergie, et dans le jeu plus... comment dirons-nous? plus de mélancolie que de passion; mais, comme, après tout et malgré les observations que nous avons déjà faites sur la nature de la voix de M. Ramoni et que nous ne répéterons pas ici, le baryton est un chanteur de goût et un acteur plein de tact, il se tire avec honneur de la tâche qui lui a été confiée et n'en fait aucune (tache) dans l'ensemble du tableau.

Victor Hugo, en créant le personnage de Don Ruy Gomès, ne se doutait guères que son héros castillan, celui qu'Hernani traite de *vieillard stupide*, deviendrait un jour grâces à M. Brascoli, un de ses ret guilleux et amusillant. Jeune vieillard, vaillant comme Don Ruy Gomes est plein de réduction dans un certain geste du bras, une certaine manière de lancer la main, à la façon de Grassot, le comique du Palais-Royal, un certain mouvement de l'épaule qui semble dire après chaque morceau chanté: et voilà! si vous n'êtes pas contents, vous êtes bien difficiles! Du reste, M. Brascoli s'est donné pour basso-comique, et il a fait assez rire le public dans le rôle de *Kaidamas*. pourqu'il lui soit beaucoup pardonné dans celui de *Ruy Gomès*, à condition, toutefois, que le trio du second acte, celui dans lequel le duc surprend les deux amans en tête-à-tête intime, ne sera plus manqué comme il l'a été par la faute, nous le devons le dire, autant qu'il nous a paru, d'un des camarades de M. Brascoli, qui ne nous en voudra pas de cette critique, nous en sommes certains; car il n'a pas l'air de prendre lui-même au sérieux ce rôle qui n'est pas dans ses moyens et dont il réparera l'insuccès et l'ennui dans une bonne pièce comique où il fera rire tant et tant que, cette fois-là, tout le monde sera content.

Les chœurs et l'orchestre font pour le mieux; ce n'est pas assez.

Les décorations, nous les connaissions et nous en avons déjà parlé assez longuement; nous ne répéterons pas deux fois la même chose, et M. Merlo nous en saura gré.

Les costumes, nous les connaissions aussi, à l'exception de trois dominos bleus-gris bordés de jaune qui produisent un fort agréable effet au milieu de la noce d'*Ernani*. Cette heureuse innovation a été dignement appréciée et a trouvé partout des approbateurs, à part quelques rieurs endroits qui raillent les choses les plus sacrées et qui plaisanteraient sur les ruines du monde. Que ces railleries de mauvais goût n'intimident pas les femmes courageuses qui ont pris sur elles, avec ces dominos, toute la gloire de cette hardiesse qui ressemble à une antithèse de Victor Hugo. Elles nous trouveront toujours prêt à applaudir à leurs généreux efforts; mais leur conseillerons seulement de varier de temps à autre ce costume: un soir, par exemple, la barbe des sorcières de *Macbeth*; un autre soir, la tunique des grecques de Lucede; un autre, le jupon suisse des vierges de Saint-Domingue, etc., etc. Le champ est vaste.

Maintenant, Monsieur *On* (M. *On* est un être collectif fort connu de chacun, que chacun met en avant, à défaut de meilleure preuve, et qui sera notre hôte pour ce soir, si vous le voulez bien), maintenant que vous avez pris votre part de plaisir et d'étourdissement dans cette soirée, maintenant que nous nous sommes dit mutuellement, au sujet de l'exécution de l'opéra, tout ce que nous avons sur le cœur, accordez moi quelques instants d'entretien.

Notre salon est bien clos; la bouilloire bavarde joyeusement sur les tisons de la cheminée flamboyante; notre thé se prépare; nous disparaissons dans la fumée odorante du latakié; nous sommes seuls; personne ne peut nous entendre: causons dans toute l'intimité d'un tête-à-tête à minuit. Causons franchement, sans arrière-pensée; car, en vérité, les circonstances sont graves; nous marchons vers un abîme, comme on dit en langage de tribune; et si nous nous décidons à vous demander une conférence, croyez-bien que nous ne puisons notre hardiesse que dans l'imminence du péril; le théâtre périclite, agonise, et nos plaisirs aussi.

Permettez-moi de prendre la parole. Comme, dans le sujet qui nous intéresse l'un et l'autre, je connais toutes les objections que vous pourriez m'adresser, je vous dispense de me donner la réplique; vous pouvez même dormir pendant que je parlerai: je ne m'en formaliserai pas.

Vous vous plaignez depuis assez longtemps de la mauvaise administration de votre unique théâtre; vous modulez sur tous les tons votre mécontentement, et lassé d'exhaler votre ire en pla